Document generated on 07/16/2025 7:31 p.m.

Brèves littéraires

Les petits papiers

Françoise Lepage

Number 67, 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4871ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lepage, F. (2004). Les petits papiers. *Brèves littéraires*, (67), 40–44.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FRANÇOISE LEPAGE

Les petits papiers

Prix Brèves littéraires - prose
Première mention

Ah ! il en avait vraiment marre, Frédéric ! Pour la troisième fois, il expédiait à la corbeille à papiers le brouillon de son introduction. Jamais il n'arriverait à mettre un point final à cet article qu'un magazine américain lui avait commandé : un reportage aussi détaillé que possible sur la vie des paysans d'une île aussi pauvre qu'ensoleillée de la mer des Caraïbes. Dans son hôtel de la capitale, il s'évertuait depuis deux jours à mettre ses idées au net, mais sans beaucoup de succès. Les coupures de courant qui survenaient à tout moment et l'approvisionnement en électricité qui ne dépassait guère quatre heures par jour l'irritaient au plus haut point et rendaient son travail difficile. Peut-être aurait-il mieux fait de plier bagage avec toute sa documentation dans son sac de voyage et de retourner à New York pour la rédaction de son reportage ? Mais il savait déjà qu'il aurait regretté la mer et quelques merveilleux sourires qu'il n'oublierait jamais.

Il en était là de sa réflexion lorsqu'un vacarme se fit entendre à l'extérieur, quelque chose comme le grondement saccadé d'un puissant moteur qui se rapprochait : un hélicoptère, sans doute. Frédéric se

dirigeait vers la fenêtre quand un événement incroyable se produisit. Une averse blanche tombait du ciel : des pétales de fleurs ? De la neige ? Mais ce n'était pas possible ! Pas de la neige au mois d'août dans une île tropicale ! Les plumules blanches tombaient si abondamment qu'on ne voyait plus ni le ciel ni l'horizon. Un épais rideau immaculé bouchait la vue. Frédéric s'approcha de la fenêtre comme les premiers « flocons » touchaient le plancher de sa chambre. Il se pencha, ramassa ceux qui parsemaient le sol. C'étaient de très petites vignettes de papier de forme ovale, pas plus grosses que celles que l'on avait pris l'habitude, depuis quelques années, de coller sur les fruits et les légumes des marchés nord-américains, et contre lesquelles il pestait régulièrement. Les petits papiers étaient blancs et l'un de leurs côtés était légèrement gommé. Curieusement, ils ne portaient aucun message.

Comme c'est bizarre, pensa Frédéric. Qu'est-ce que ça veut dire ? Encore une de ces compagnies américaines amorales qui profitent de la pauvreté des gens d'ici pour faire n'importe quoi. À peine s'était-il posé cette question qu'une voiture de la radio locale munie d'un haut-parleur diffusa le message suivant : « Mesdames, messieurs, c'est aujourd'hui que le bonheur et la fortune vous tombent du ciel. Parmi tous les petits papiers qui jonchent maintenant le sol, un seul porte la mention du magnifique cadeau que la compagnie Extra X et votre station de radio vous offrent. Trouvez la vignette gagnante, apportez-la au poste de radio et votre fortune est faite ! »

D'immenses cris de joie et des applaudissements retentirent dans la rue. Avec un taux de chômage d'au moins soixante pour cent, les rues de l'île étaient

toujours pleines de monde. Dès que les gens eurent entendu le message, ils se jetèrent à genoux par terre, fouillant dans la couche de papier, retournant les vignettes une à une pour trouver la perle rare. Aussi bien chercher une aiguille dans une botte de foin, car des milliers de petits papiers couvraient le sol. Au bout de cinq minutes, de sa fenêtre d'hôtel, Frédéric ne voyait plus que des dos : dos humains, dos de chiens ou d'autres animaux fouisseurs, fouilleurs et renifleurs. Partout des mains fébriles grattaient le sol et de vaines altercations opposaient parfois des parents, des amis, des voisins qui, tout d'un coup, ne se connaissaient plus. Il n'y avait plus qu'une chose qui comptait : trouver la petite vignette gagnante.

Écœuré par ces pratiques publicitaires qui reléguaient l'humain au rang des animaux, Frédéric sortit. Ce sinistre cirque durait déjà depuis une heure quand, brusquement, on entendit un rugissement de triomphe. Un grand gaillard s'était redressé et, riant à gorge déployée, il brandissait un petit papier entre le pouce et l'index de sa main gauche :

— Je l'ai, hurlait-il en courant vers la station radiophonique de l'île. Je l'ai ! C'est moi qui ai gagné ! J'ai gagné !

Son chien sautait et jappait de joie à ses côtés.

Au poste de radio, une équipe attendait de pied ferme. Quand l'homme entra dans le bureau, escorté de son chien et d'une foule de curieux, on lui demanda de montrer la vignette :

— Voilà, voilà ! Vous voyez, c'est moi qui ai trouvé la seule vignette qui porte écrit le cadeau que je dois recevoir !

Les employés de la station se penchèrent et, devant les yeux sidérés du vainqueur, ils se mirent à rire et à le montrer du doigt :

— Dis donc, tu sais pas lire ?

L'homme se tut. Il avait tellement honte de ne pas savoir lire ! Ce n'était pas de sa faute : il avait toujours été trop pauvre pour aller à l'école. Il avait dû aider son père à faire vivre la famille. Il se débrouillait bien et ne disait jamais à personne qu'il ne savait pas lire. Les cinq énergumènes de la radio se tordaient toujours de rire :

— Tu ne vois pas ce qui est écrit sur ta vignette ? Trois lettres : V, I, E : vie. Tu l'as, la vie, alors qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu veux qu'on te donne de plus, nigaud ! Allez, fous-moi le camp d'ici !

Et les lascars riaient sans pouvoir s'arrêter devant la foule stupéfaite et la mine déconfite de leur victime. Celle-ci, cependant, sentit une vague de chaleur monter en elle. Ses lèvres alors relevées sur un sourire magnifique se pincèrent, son regard animé d'une lueur bienveillante devint noir comme l'encre, ses mains, largement ouvertes, se refermèrent sur elles-mêmes et se roulèrent en boule. L'instant d'après, l'ouragan se déchaîna. L'homme entra dans une fureur épouvantable. Il se jeta sur le bureau, balaya de ses bras tout ce qui s'y trouvait, piétina papiers et objets tombés à terre, attrapa une chaise, en asséna un coup sur la tête d'un des rieurs, saisit le cendrier sur pied et en assomma le beau parleur qui l'avait insulté. Devant ce déchaînement de violence, la foule se mit de la partie, se ruant sur les trois autres gars de la radio encore debout. Les gens hurlaient :

— Ils nous ont trompés, ils nous tournent en ridicule, nous traitent comme du bétail ! Mort aux exploiteurs, aux traîtres et aux vendus !

Il s'ensuivit une véritable émeute. Toute la station de radio fut saccagée. Par on ne sait quel effet de contagion, la violence avait essaimé dans les commerces du voisinage. Avant même que la police soit sur les lieux, on dénombrait déjà cinq morts et des dizaines de blessés.

Le furieux analphabète fut maîtrisé et conduit en prison, de même qu'une trentaine d'autres personnes prises en flagrant délit de voies de fait ou de vandalisme. Penaud, son chien se dirigea tout seul vers le taudis qu'habitait son maître. Frédéric se baissa à son passage pour le caresser. De sa main gauche il lui releva le museau pour l'obliger à le regarder en face. Sous la paume de sa main, près de la mâchoire de l'animal, le journaliste sentit quelque chose de dur. Il regarda et vit qu'une petite vignette s'était collée dans les poils du chien. Frédéric essaya de dégager le morceau de papier, mais, sans le vouloir, il fit mal à l'animal. À peine avait-il détaché la vignette que le chien lui sauta sur la main pour la mordre et, du même souffle, il avala le petit papier. L'agression ne dura qu'une fraction de seconde, mais dans ce court laps de temps, Frédéric vit que quelque chose était écrit sur le papier. Trois chiffres : cent dollars. Trois chiffres ridicules qui avaient fait cinq morts et des dizaines de blessés, et qui venaient de disparaître dans le ventre d'un chien.